

Comment meurt une planète

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 15

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196190>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

souvent d'espions dans les querelles intestines de la chevalerie).

Le « chanteur nomade » (troubadour) formait une honorable exception. C'était un hôte partout bien vu, à la cour des princes, dans les châteaux des chevaliers, de même que dans les tavernes des villes.

C'étaient des hommes âgés, à la taille imposante, à la longue barbe flottante, qui voyageaient sur des chevaux bien harnachés, tenus en bride par un jeune homme.

N'oublions pas les « écoliers nomades », quoique ceux-ci n'appartinsent pas à proprement parler au « peuple ambulant ». C'étaient des étudiants ayant quitté l'Université de leur plein gré ou à la suite de quelque mauvais tour, et, suivant l'esprit de ce temps-là, courant le monde à la recherche d'aventures.

Jeunes, spirituels, maniant adroitement la plume, ils étaient fort bien accueillis chez les chevaliers, peu au fait de l'art de lire et d'écrire. Eux aussi finirent par disparaître, emportés par la marche rapide du temps.

Les siècles se passèrent. A l'origine des grandes foires de Leipzig, Francfort, etc., nous rencontrons des gens gagnant leur vie de différentes façons : nous voyons des danseurs de corde, des panoramas, des carousels, très primitifs, il est vrai.

Le renom des saltimbanques était devenu meilleur, cependant la population ne leur témoignait pas beaucoup de sympathie, les préjugés contre eux s'étant transmis de génération en génération.

Depuis cette époque, les industriels nomades ont continuellement progressé, aussi bien sous le rapport matériel que sous celui de l'intelligence et de la moralité.

Les tentes rudimentaires, clouées sur des perches inégales, les charrettes misérables, éventrées, sales, recouvertes en toile, ont presque disparu, sauf en France. A la place, on voit dans les fêtes des baraques boulonnées, bien construites, ornées de peintures parfois soignées, brillamment éclairées au gaz ou à l'électricité. Il n'est pas rare qu'une machine à vapeur suive l'établissement, qui possède son courrier et s'annonce dans les journaux.

Quant aux voitures d'habitation, ce sont parfois des bijoux de confort et d'élégance, avec exceptions, bien entendu.

Ajoutons que les saltimbanques ont maintenant leur journal à eux, *La Comète*, qui s'édite à Pirmasens et paraît trois fois par mois. Elle donne des renseignements complets sur le séjour de chaque établissement, sur les fêtes qui doivent avoir lieu en Suisse, en France et en Allemagne. La page d'annonces renferme les offres et les demandes d'emplois, baraques à vendre ou à louer, etc.

Comment meurt une planète.

Un astronome distingué, M. Percival Lowell, très connu aux Etats-Unis où il dirige l'Observatoire de Flagstaff, dans l'Arizona, vient de faire, après de longs calculs et de patientes observations, une découverte extrêmement curieuse relative aux planètes Mercure et Vénus, les plus rapprochées du soleil, comme chacun sait. Conformément aux théories émises précédemment par Schiaparelli, Perrotin et Terby, théories non encore prouvées, M. Lowell a établi d'une façon positive que ces deux planètes ne tournaient plus autour de leur axe et par conséquent présentaient toujours à l'action du soleil le même hémisphère.

Ce phénomène s'est déjà produit, on ne l'ignore pas, pour la lune, dont nous ne voyons qu'un côté et qui parcourt le ciel figée dans une immobilité de mort.

Il s'ensuit que la partie des planètes qui regarde le soleil, aujourd'hui et depuis longtemps complètement torréfiée, présente au télescope l'apparence d'un désert aride, stérile et sans vie, tandis que l'autre partie, à jamais plongée dans la nuit, s'est peu à peu refroidie et recouverte d'une couche épaisse de glace, comme, sur la terre, les régions désolées du pôle.

Vénus et Mercure sont donc bien deux planètes absolument mortes. Mais comment ont-elles cessé de tourner sur leur axe ?

M. Lowell explique ce phénomène par l'action des marées qui, depuis l'origine du monde, a sans cesse tendu à ralentir le mouvement de rotation de tous les corps célestes. A l'aide de calculs très savants, il démontre que Mercure, d'abord, s'est petit à petit immobilisé, puis est venu le tour de Vénus,

un peu plus éloignée du soleil que la planète précédente. Maintenant, c'est la terre dont les marées retardent graduellement la rotation. La durée du jour était au commencement, du moins les astronomes les plus autorisés nous l'affirment, de deux heures et quarante et une minutes. Aujourd'hui, le mouvement de rotation s'étant ralenti, la durée du jour est de vingt-quatre heures. Elle ira toujours en augmentant.

Et quand elle aura atteint 8,760 heures — dans deux ou trois millions d'années, — la Terre ne tournant plus qu'une fois sur son axe en 365 jours, l'hémisphère constamment exposé aux rayons solaires sera devenu comme un immense désert calciné et torride, tandis que l'autre face, condamnée à la nuit éternelle, ressemblera à ces vastes solitudes arctiques glacées et stériles où les animaux eux-mêmes et les plantes ne peuvent plus vivre, faute d'un peu de lumière.

C'est ainsi, d'après les prévisions scientifiques de M. Lowell, que finira notre planète.

(Petit Parisien.)

Une visite rendue.

Le Genevois aime les fêtes et les parties de plaisir. Le dimanche, si le temps est beau, la ville reste presque déserte. Dès le grand matin, des groupes de bijoutiers, d'horlogers, de graveurs et autres industriels se mettent gaiement en route. Sur tous les sentiers des environs, les promeneurs abondent, et chemins de fer, bateaux à vapeur, voitures, transportent une foule non moins grande, pour des excursions plus lointaines.

L'un des sites les plus recherchés est le Salève, d'où l'on domine toute la vallée du Rhône, depuis le Fort de l'Ecluse jusqu'au lac, panorama splendide qu'animent de nombreux villages, de charmantes villas et les capricieux méandres de l'Arve et du Rhône.

De l'autre versant, on jouit de l'aspect pittoresque des forêts de sapin, des bois de châtaigniers, des vertes pelouses et du magnifique panorama du Mont-Blanc.

De nombreux promeneurs se dirigent volontiers vers le vignoble de La Côte, où ils prétendent tous avoir des connaissances. Et comme les habitants de cette riche contrée ne se font guère prier pour montrer leurs grandes caves aux visiteurs, les connaissances deviennent facilement des amis.

Un graveur de la rue du Rhône avait été si bien reçu par un vigneron de Begnins, il avait trouvé son vin si bon, qu'en le quittant, il lui fit promettre de venir lui serrer la main à la première occasion qui l'amènerait à Genève.

Le vigneron se souvint de cette aimable invitation, et, quelques mois plus tard, il frappa à la porte de l'atelier de la rue du Rhône, où il trouva le graveur fort affairé et paraissant avoir quelque peu oublié la cave de Begnins. Après quelques préliminaires, sa course à la Côte lui revint en mémoire : « Ah ! c'est vous ?... » s'écria-t-il, tiens, je ne m'y souvenais plus... Eh ben, vous savez, l'ami, fit-il en regagnant son tabouret de travail, quand vous voudrez boire un verre, dites-zy. Et le vigneron de parcourir l'atelier où s'épalaient maintes boîtes de montres et fonds de cuvettes, en répétant assez fréquemment ce monosyllabe : *zy... zy... zy...*

Le graveur se retournait de temps en temps, ne comprenant rien à ce mystérieux langage.

Et l'autre de répéter : *zy... zy... zy...*

— A qui diable en avez-vous ? fit le Genevois étonné.

— Faites estiusse, monsieur... Vous savez... vous m'avez dit que quand je voudrais boire un verre il fallait dire *zy*.

— Ah ! Dieu me damne, expliquez-vous... Euphrosine, apporte donc une bouteille de Crépi pour l'ami de Begnins... tu sais, l'ami du Pays de Vaud, là-bas.

Clia de la mère-grand.

Ma mère-grand no contàvè dâi tant ballè z'histoires que vu, à mon too, vo z'ein contâ iena ora que su grand-père; onna tota vretabillia, oï ma fâi, kâ la mère-grand la de.

Clia tant pouna grand-mère étâi zâo z'u sail-lâite dè Velâ-lâi-Blâmont, ein France, proutze dè... atteindè-vo vâi... proutze dè Mont... dè Mont-Bet... atteindè pi, atteindè pi... proutze dè Mont-Bet-la; oï, lè bin cein. Lè on payi io fâ rudo frâi ein hivai; lâi fâ dâi tant fortès cramenès que lè lâo vignont verounâ âoto dâi z'étrablès et dâi z'éboitions, tantia que la né dè tzalande, l'an septant'ion dè l'autro siècle, l'avions medzi duès tchivres et la mâiti d'na fenna dévant qu'on s'en fuss'apègu; lè la vretâ que vo dio.

L'âi ia assebin, per lè d'amont, on patois tant molèzi à comprendre què faut lo traduire tant coumeint lo tutehe. Tzi ne, quand lo Grand-Abran dit : Onna ganguelhe, onna gaupa, onna pernetta, onna fèmallâ, onna grachâosa, onna damuzalla âo bin onna galèza modze, n'ia pas fâuta dè traduire, on sâ cein que vâo derè. Quand lo gringalet à Nâquoué sè zecagn'avoué lo daderidou dè Taqueten, et que diont : Lè bin verè. — N'est pas verè. — Tè dio qu'oï. — Tè dio què na. — Chefâ ! — Nefâ ! — Vâo-tou frèma què l'est la vretâ ? — Kâise-tè, dzeinhâo. — Na que ne vu pas mè kâisi; diabe mè rontè lo cou se ne lè pas vu, et lâi yè de... — Se te redis pipette, tè totto 'na motcha !... On comprend rudo bin cè leingadzo; l'est tot pliési dè l'ourè, et cein fâ recaffâ tot lo mondo; na pas cè bougro dè patois français que nion ne sâ, que nion ne comprend, que nion ne l'ou sein sè derè què-te cosse ? dâo tutehe ? dè l'anglais ? âo bin d'âo terratchu ? ne m'ein parlâ pas ! na !

Mâ por ein reveni âo conto dè ma mère-grand — que n'est pas 'na gandoise, pardi na — lo vouâtizè tau que la bouna villhe lo desâi.

On dzo, dein on veladzo dè son payi, à n'hâoretta dè Velâ-lâi-Blâmont, lo maire — qu'est don coumeint tzi no lo syndico — fâ senâ lo coumon; l'étâi lo sailli-frou, on coumeincivè à focherra, à vouâgni. Faut assebin vo derè que cein sè passâvè dévant la granta révoluchon dè houetanta-nâo; lè paisans français étions dein 'na granta misère.

Quand tot lo veladzo fut quie : lè z'hommos, lè fennès, lè z'infants, et mimameint lè dze-nellhès et lè borres, lo maire lâo fâ :

— Attiutâdè, mè z'amis, vo sèdè trè-ti que no sein destra pourros, que l'ardzein est molèzi à gagni, que lo râi fâ payi lè z'einpouts sein vouâtizè se lâi ia aquèidè dans la catzetta dâi pourrès dzeins. Ora, vo sèd'assebin que dein la Biliblia — qu'est lo lâivro dâo bon Dieu — lâia çosse : « Tu récolteras ce que tu as semé. » Adon on Ancien preind la parola : Lè la vretâ, kâ demeindzo ma fenna... — Kâisi-vo, l'Ancien, lâi fâ onna pourra villhe qu'étâi à pi-dè-tzau dein lo paccot, lessidè devesâ lo maire.

Stuce repredè : S'on pâo recouilli cein qu'a étâ sennâ, no faut pliantâ dâi truffès couâtès po recouillir dâi truffès couâtès. — Bravo ! monsu lo maire... — Kâisi-vo lè, refâ la villhe. — Vo sèdè bin ti guèro faut dè bou po couâirè lè truffès et onco bin mî po couâir'âi caïons ein hivai, dévant dè lè tiâ. Crâidè-mè, no faut es-sayî sti ian dè pliantâ des truffès couâtès, kâ no...

La mima villhe lâi copè lo subliet ein de-seint : Coumeint faut-tè lè pliantâ cliâo truffès couâtès ? Totès riondès ? plliounaies ? ein quatre bocons ? Faut-te lâi mettrè dè la sau ?

Lò maire lâi fâ : « Couâidè-lè coumeint po lè caïons, dévant dè vo cutzi. »

Adon dâibrâmaies dâo tonnerro, dâicris : Vive lo maire ! vivent lè municipaux ! fironf fotttrè lo camp ai polalhès, et tot lo mondo s'ein fut à